

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les coups de coeur de *Lurelu*

L'équipe

Volume 18, numéro 2, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13448ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

L'équipe (1995). Compte rendu de [Les coups de coeur de *Lurelu*]. *Lurelu*, 18(2), 52–54.

Annie aime Alphonse

Parfois le spectateur de théâtre émerge d'un spectacle totalement ébloui par la performance de l'acteur, parfois ce sont les mots de l'auteur qui le transporte, ou encore l'inventivité du décor qui le séduit, la beauté des costumes, la magie de la lumière, la résonance de la musique... un véritable coup de cœur appelle toutes ces émotions. Au cours de la saison 1994-1995, mon plaisir de spectatrice s'est abandonné tout entier à *Alphonse* de Wajdi Mouawad produit par l'Arrière-Scène; et, dans un instant magique, mon plaisir d'adulte a rejoint le plaisir de Jérôme, mon fils de huit ans.

Emmanuel Bilodeau, seul sur scène, joue avec virtuosité, tendresse et folie, sans costumes et ayant pour tout accessoire une chaise, une lampe et des lunettes de soleil, tous les personnages de l'histoire troublés par la fugue inattendue d'Alphonse. Pendant que tout le monde s'inquiète et que la police tourne en rond dans ses recherches, Alphonse marche seul, sans but, sur une petite route de campagne, tout à son imagination.

L'espace scénique est réduit, en toute intimité, à une grande table sous laquelle sont transposés, en miniature, les deux univers de l'histoire, le rêve et la réalité : côté cour, la campagne de l'évasion; côté jardin, l'école, l'enquête policière. En des temps choisis et sans qu'il y ait surcharge, les objets s'animent pour préciser les mises en situation et ponctuer le récit; cela n'est pas sans provoquer l'émerveillement et l'attention du jeune spectateur. Par une mise en scène dépouillée et tout en nuances, Serge Marois révèle toute la poésie du texte : l'acteur domine l'espace et les mots de l'auteur éclatent avec une vérité impitoyable dès la première réplique : «Quand on est petit, on est bien mal renseigné, alors on s'imagine», et le regard de l'enfance nous enveloppe tout entier.

Annie Gascon

Sous le signe des saisons

Les livres jeunesse qui m'ont plu cette année avaient en commun le thème des saisons. Que ce soit le joli conte de Sylvain Trudel *Le monsieur qui se prenait pour l'hiver* (La courte échelle, Premier Roman, 1995), petit jardin d'images fantaisistes ou poétiques, ou encore le discret et émouvant *C'est pas tous les jours Noël* de Danielle Simard (Héritage, Échos, 1994), avec la justesse et la sensibilité de ses observations, son humour jamais trop appuyé et sa complicité avec l'adolescence.

Mais mon coup de cœur va cette année au *Bal des ombres*, collectif de récits pour l'Halloween écrits par cinq auteures sous la houlette de Carmen Marois (Québec/Amérique, coll. Clip, 1994). Irrévérencieuse, Christiane Duchesne y donne, dans «Tant pis pour la fée», un soufflet aux gens trop bien intentionnés. Mutine, Francine Pelletier, dans «Les radis de la co-

lère», inflige une gifle savoureuse à la censure et à la rectitude politique. Inventive, Josée Plourde, dans «Nous étions si trouillards», raconte d'où vient la laideur des sorcières et la coutume annuelle de mutiler les citrouilles. Dans «Le marchand de rêve», Carmen Marois chasse la grisaille des rêves convenus et banals par des images colorées, magiques et fantaisistes. Avec «La Louïne», Élisabeth Vonarburg offre aux lectrices et lecteurs un texte fort, exigeant, émouvant, sur la liberté de choisir et d'être soi par-delà les apparences.

Un petit recueil où la fantaisie, le merveilleux et le fantastique font bon ménage, s'envolant loin au-dessus du sordide et du convenu. Au moment où vous lisez ces lignes, l'Halloween est dans moins de deux mois. Pourquoi ne pas offrir ou recommander en lecture ce *Bal des ombres* à vos jeunes ? Ils sentiront passer sur leur automne le souffle de la différence et de l'originalité.

Daniel Sernine

«Blind date» au bal des ombres

Ce n'est pas par dépit ou par excès d'enthousiasme que je vous livre mes impressions sur le recueil de nouvelles : *Le bal des ombres*. J'avais déjà eu ce coup de cœur l'automne dernier... Aucun autre livre n'a pu supplanter ce choix. Ma préférence revenait toujours à ce recueil parce qu'il me révélait, à force de comparaison, l'excellence des textes. Je ne reconnaissais pas certaines auteures. Elles m'apparaissaient sous un jour nouveau, plus éclatées, moins sages, plus volubiles, plus accessibles... que prévu. Alors voilà pourquoi *Le bal des ombres* m'a surprise et séduite. Cette cacophonie douce et délirante de verbes, de personnages et de situations renversées m'a happée à la première lecture et tout autant à la troisième...

Je sais, parler de fées, de sorcières, de fantômes, de ville morte et triste, de transformation ou de déguisement n'a pourtant rien de très, très nouveau, mais chacune de ces nouvelles nous présente un de ces thèmes sous un envers possible, savoureusement ironique, inattendu et joliment atypique.

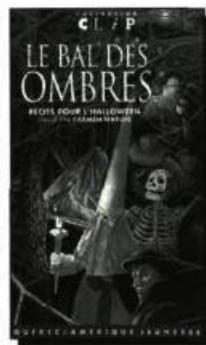
C'est justement parce que les référents culturels sont archiconnus

Photo : Jean-Guy Thibodeau



Emmanuel Bilodeau dans *Alphonse*, de Wajdi Mouawad, théâtre de l'Arrière-Scène.

«Si l'enfant devait rencontrer l'homme qu'il doit devenir, tous deux s'écraieraient face contre terre : l'un de terreur, l'autre de désespoir.» L'homme en veston dénoue sa cravate, laisse tomber son accoutrement d'adulte et nous entraîne sur les traces du petit Alphonse, l'enfant qu'il a déjà été et qu'il porte toujours en lui comme gage contre la mort. Pour braver ses peurs nocturnes, Alphonse s'invente un ami imaginaire, Pierre-Paul-René, «un garçon doux, monocorde et qui ne s'étonne jamais de rien» dont les histoires fabuleuses délivrent les enfants des tourments et des exigences de la vie. «Il n'est pas nécessaire de réussir ce que l'on entreprend, mais pas du tout, mais d'entreprendre ce que l'on a envie de réussir.»



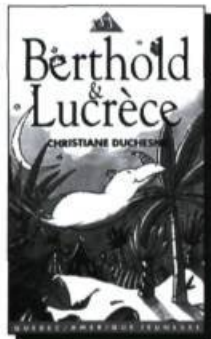
des lecteurs que les auteures ont pu se permettre cette légèreté et cette agitation bienfaitrice.

J'ai beaucoup aimé les tons narquois et railleurs de Josée Plourde, de Francine Pelletier et de Christiane Duchesne, et ceux plus pénétrants de Carmen Marois et d'Élisabeth Vonarburg. L'alternance et la succession de ces tonalités sont orchestrées par une main enchanteresse. Les énergies qui se dégagent de ce décloisonnement aigre-doux m'ont parlé de dépassement de soi, d'intimité et de chimie entre les créatrices. Les courts portraits précédant chacune des nouvelles ajoutent au plaisir de l'ensemble. Pour ma part, j'ai eu le plaisir de découvrir certaines de ces créatrices, de me réconcilier avec quelques-unes et de les aimer encore plus fort. Mon coup de cœur cette fois-ci a oscillé entre la linéarité dépoussiérée et la jouissance de lecture que procure un intertexte solide.

Bravo et merci mesdames pour ces bons moments, le bon Dieu et le Diable vous le rendront.

Colombe Labonté

Cinq jours et demi



Berthold et Lucrèce (Québec/Amérique, coll. Bilbo, 1994) sont entrés dans nos vies ce lundi-là. J'ai ouvert le livre, et la magie a débordé dans toute la chambre. Les enfants et moi, assis sur le lit, sommes partis en voyage...

Ce mardi-là, mon fils a triché. Il a pris l'express : comme il sait lire, il a dévoré en cachette tout le reste de l'histoire. Mais les filles dépendent de ma voix, elles s'y suspendent pour poursuivre l'excursion.

Ce mercredi-là, Gabriel écoute derrière la porte. Bien sûr, il connaît la suite de l'histoire, puisqu'il l'a lue... C'est d'ailleurs pour ça qu'il n'y résiste pas !

Entre le jeudi et le vendredi, Lydiane dort avec le livre entre ses draps, le doigt posé sur un rhinocéros blanc qui l'a sans doute conduit au pays des rêves.

Et ce vendredi-là, il faut se rendre à l'évidence : toutes les pages sont derrière. Nous restons ébahis, sous le charme... C'était l'histoire de Berthold et de Lucrèce :

un vieux, une vieille et une ribambelle de folles réminiscences. Juste une histoire d'amour et d'éternelle jeunesse. La tendre complicité de deux personnages qui réinventent la vie, en cinq jours et demi.

Christiane Duchesne et Marie-Louise Gay nous ont émus, amusés et surtout nous ont transportés dans un prodigieux univers de fantaisie. Il n'y a pas de billet de retour.

Chez moi, *Berthold et Lucrèce* ont continué à vivre, hors pages, hors contrôle. Dans nos têtes, ils se sont inventé de nouveaux souvenirs... d'autres folles histoires pour ne pas vieillir.

Isabelle Crépeau

Un trésor et une médaille

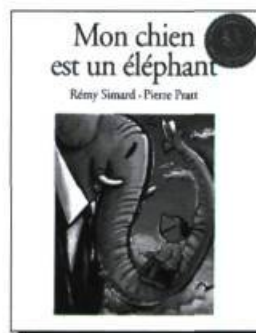


Quand, pour la première fois, j'ai pris *Le trésor de Brion* entre mes mains, j'ai su que ce roman m'amènerait loin. Était-ce à cause du mot «trésor» qui figure dans le titre ? Ou plutôt à cause du vent, de la tempête qui fait rage sur la page couverture ?

Ou encore de la détermination du jeune homme et la surprise de la jeune fille ? L'épaisseur du livre, son résumé ? Je peux maintenant vous affirmer que c'était tout cela à la fois.

Le trésor de Brion (Québec/Amérique, coll. Titan, 1995) est une grande aventure d'été menée par Guillaume Cormier aux Îles-de-la-Madeleine : une chasse au trésor, une plongée dans le patrimoine local, une idylle amoureuse, une quête d'identité dans l'univers familial de Guillaume.

Toutes ces petites intrigues, Jean Lemieux a su les mener de main de maître. Elles s'intègrent l'une à l'autre, se superposent, se suivent, s'écartent, se rejoignent, sans redondance et sans jamais ennuyer le lecteur. Elles gravitent plutôt autour de lui à la manière d'un écrivain possédant l'art des mots et du style. C'est le roman le plus réussi de cet auteur. Rebutant, 387 pages ? Non, on passe au travers comme on passe l'été aux Îles-de-la-Madeleine : gorgé de soleil et de vent. Et quand on ferme ce livre, c'est un peu avec regret. On se demande ce qu'il adviendra de Guillaume et de la belle Aude, quand sa mère reviendra-



t-elle ? On a l'impression d'avoir connu personnellement des gens de ce coin de pays et d'avoir partagé intimement leur vie pendant quelques heures. Quand un roman fait un tel effet, c'est signe d'ex-

cellence. Vous ne me croirez pas, mais c'est mon coup de cœur 1995 !

Par ailleurs, j'ai un faible pour les livres originaux, de préférence ceux qui dérangent parce que j'apprécie les créateurs qui osent aller loin dans l'imaginaire. *Mon chien est un éléphant* (Annick Press, 1994) est de cette trempe. Une histoire farfelue, impossible et pourtant proche des enfants, servie par une illustration tout aussi débridée : voilà la marque d'un tandem qu'il faut suivre, car l'un et l'autre nous réservent des surprises. Rémy Simard apporte en littérature de jeunesse un humour un peu absurde, ouvert aux folies de l'imaginaire; Pierre Pratt apporte des couleurs vives, un coup de pinceau et de crayon auxquels les habitués ne peuvent plus résister. Voilà mon album coup de cœur pour 1995 !

Suzanne Thibault

Tourelou Lurelu

Lorsque nous quittons quelqu'un, un lieu, ou quelque chose, il arrive que nous ayons un dernier regard nostalgique qui embrasse toute la qualité de ce que nous laissons, mesurant ainsi l'importance de notre attachement : c'est ce qui m'arrive avec *Lurelu*.

Cette année, c'est pour *Lurelu* que mon cœur s'est emballé. D'abord au printemps passé lorsque je l'ai vu briller, à Bologne, au kiosque international des périodiques professionnels de littérature jeunesse. Parmi les 205 revues de tous les coins du monde, *Lurelu* sortait des rangs, s'illustrant par sa couverture, sa mise en pages et l'intérêt de son contenu.



J'étais fière comme un parent qui voit son enfant séduire l'auditoire par sa présence sur scène; il le redécouvre soudain, «vu sous un autre angle»... Ensuite, à l'automne 1994, avec l'illustration de Sylvie Bourbonnière, qui présente une fillette à la grille d'une maison où elle découvrira *Un étrange portrait de famille*. Couverture harmonieuse avec ses tons marron et brique. Puis vient l'hiver, et *Lurelu* se frimasse en haut d'un superbe tableau du lac des Castors par Doris Barrette pour les 400 coups à venir. Enfin le numéro printemps-été, tout vert, avec Léon qui descend l'Amazone à la recherche de son chapeau. Et toujours, à l'intérieur, des nouvelles de ce qui se vit



dans le monde de la littérature jeunesse québécoise, depuis son kiosque à Bologne et jusqu'en Acadie !

C'est touchant, une revue dont les collaborateurs et l'équipe de rédaction se penchent à

chaque saison sur ce que chacun produit et qui en parlent à pleines pages illustrées, des pages qui embellissent sans arrêt depuis dix-sept ans.

On a reproché à certains critiques l'impatience ou la maladresse de leurs propos. Mais si on se met à fustiger ou à boudier la critique, qui parlera des merveilles accomplies ici ? Qui se penchera sur ce qui est publié, illustré ou joué au théâtre ? Ceux qui ne savent rien de ce que font les autres trouvent toujours qu'on ne parle pas assez d'eux-mêmes. Seuls ceux qui se taisent ou qui parlent pour ne rien dire ne risquent pas de se tromper !

J'ai toujours eu beaucoup de considération pour les créateurs et j'en ai autant pour les êtres qui ont la curiosité de fouiller leurs oeuvres et savent en vanter le mérite ou en souligner les faiblesses. Aimer un auteur, un sujet, une illustration



ou des lectures anciennes au point d'en faire une critique, une chronique, une entrevue ou un dossier demande de la générosité. Et *Lurelu* fut une école. J'y ai appris depuis ces douze ans. Depuis Robert Soulières, Raymond Plante, Renée Gravel et jusqu'à Daniel Sernine, les maîtres étaient passionnés, mais aussi structurés et bien dans le coup. L'infographie, les dates de tombée, la correction, les demandes de droits, de subventions, la distribution et la coordination demandent de l'efficacité. Quelle belle entreprise que *Lurelu*, et toujours avec des collaborateurs de qualité.

Je la quitte pourtant. Sans diplôme mais fière et grandie comme une initiée. Sans raison sauf le besoin de temps et de disponibilité pour autre chose.

Merci à tous, à Daniel, Colombe, Annie, Suzanne, Isabelle et les autres pour ces années de confiance, de sueurs joyeuses, de craintes et surtout de plaisir et d'amitié. Je quitte un bateau qui a le vent dans les voiles, je débarque. Je vous aime et je pars. Tourelou, *Lurelu* !

Yolande Lavigreur

À l'honneur

Prix littéraire Desjardins 1995



À l'occasion du Salon du livre de Québec, on a décerné à la fin de mai les cinq prix littéraires Desjardins 1995. Dans la catégorie littérature jeunesse, le prix réservé à un auteur débutant a été attribué à Jean-Pierre Davits pour *Contes du chat gris* (Éd. du

Boréal). La bourse de 2000 \$ honorant la mémoire de Monique Corriveau a été remise à l'auteur lors du gala du Salon du livre.

Salvador, la montagne, l'enfant et la mangue

Au printemps dernier, on apprenait que la dramaturge québécoise de renommée internationale Suzanne Lebeau avait rem-

porté le Prix Francophonie-Jeunesse 1994 pour sa pièce *Salvador, la montagne, l'enfant et la mangue*, qui sera publiée l'hiver prochain chez VLB éditeur.

Ce concours est organisé annuellement par Radio-France Internationale et les Francophonies théâtrales pour la jeunesse, événement qui a eu lieu en mars à Mantes-la-Jolie.

Salvador, déjà traduite en anglais, en espagnol et en italien, sera présentée en tournée européenne par la compagnie montréalaise Le Carrousel.

Mon dîner avec Marie-Andrée, Vincent, Susanne et les autres

Cinquante-sept textes de quinze à vingt pages ont été reçus par les Éditions Pierre Tisseyre à l'occasion du concours «Faubourg St-Rock». La gagnante est Mélanie Camirand, de la région de Saint-Hyacinthe, avec sa nouvelle intitulée : «Le cri du silence». La jeune auteure remporte 300 \$ et la collection complète dédicacée par les auteurs – en compagnie desquels elle

aura d'ailleurs le privilège de dîner. La gagnante verra son texte publié dans le recueil *Des nouvelles du Faubourg* qui doit paraître à la mi-septembre. L'éditeur laisse entendre que le concours sera repris tous les deux ans.

Une mention à ne pas passer sous silence



Le roman de Marie-Andrée Clermont *Le silence des maux*, écrit en collaboration avec un groupe de français de cinquième secondaire de l'école Antoine-Brossard, a reçu au printemps dernier une mention spéciale du jury de l'Office des communications so-

ciales, lors d'un concours dont le thème était «la tolérance». C'était l'une des premières fois qu'un ouvrage pour la jeunesse était honoré de la sorte.